



PARFOIS, en lisant certains éditoriaux dans les journaux d'opinion, on se prend à penser que leurs auteurs exagèrent, que le paradoxe administré à dose massive risque de devenir nocif envers lui-même, et que ce n'est pas par des procédés brutaux que les idées s'imposent. On a tort. Rien n'ébranle, et, par contre, rien n'assied davantage une conviction que son énonciation répétée sous la forme la plus franche. On ne gagne pas à insinuer : cette méthode était bonne dans des siècles polis où l'on avait le temps de discuter. De nos jours, il faut aller vite, et frapper dur. Les preuves émanent elles-mêmes d'une énonciation forte : non qu'on fasse appel à la foi du charbonnier, mais simplement parce que l'idée, présentée aussi nue, aussi nette que possible, contient en elle sa propre démonstration par l'évidence.

Ce principe tend d'ailleurs à devenir, semble-t-il, général. Plusieurs livres d'histoire récemment parus sous un aspect quasi romanesque éclatent, dès leurs premières pages, en actes de foi de ce genre : "... et puis enfin, — que dirai-je de plus ? — ce beau sujet m'enchanté..." (Louis Bertrand : *Louis XIV*) — " Si j'ai entrepris d'écrire une *Vie de Jeanne d'Arc*, c'est d'abord parce

que je l'aime. Et voilà une raison suffisante ". (J. Delteil : *Jeanne d'Arc*). — " Mais cette critique (l'exégèse allemande), si fière d'elle-même, souffre d'une débilité dont elle ne veut pas guérir : elle dissocie, elle dissèque, elle ne construit pas. " (Emile Baumann : *Saint Paul*). On multiplierait aisément les exemples.

Nous sommes présentement baignés par un courant de croyance, dans toutes les acceptions du terme, par quoi le libéralisme tiède qui a présidé à notre première éducation se trouve emporté, submergé. Je ne doute pas qu'un observateur un peu attentif n'aperçoive un changement de ton radical entre ce que l'on écrivait il y a quelques lustres et ce qui s'imprime ou se dit maintenant, et ce, dans les tendances les plus diverses et les plus opposées. La transition se fait même très vite. D'année en année, le style se clarifie et s'épure. L'épithète tend à disparaître du vocabulaire littéraire, musical, pictural et architectural. Une ligne sans faux-semblants, une syntaxe facile, coulante, des images sobres, et, par dessus tout, la concision : telle est la donnée du problème. C'est en somme un but, de classicisme. S'il nous paraît légitime et digne d'être recherché, il importe aussitôt de nous

défier du "dépouillement" qu'il comporte, ce dépouillement risquant d'aller, si j'ose hasarder ce calembour détestable, mais expressif, jusqu'à ne laisser subsister qu'une dépouille. N'élaguons pas l'arbre au point d'en tarir la sève.

Or, c'est précisément dans de telles limites que s'inscrivent les tentatives auxquelles nous assistons. Je me hâte d'ajouter que la mode n'a rien à voir en l'affaire, et que ce serait rabougir le sujet que de le maintenir à son ombre, qui est celle du manceillier. Comme toujours, il y a actuellement des œuvres qui obéissent à la mode, parfois même qui la sollicitent, quitte à essayer de la fixer quelque temps à l'aide de tracts judicieusement assénés. J'appelle ces productions des œuvres-mannequins. Elles défilent devant notre amusement ou notre indifférence, ondulent et se dandinent. Bientôt nous reconnaissons leurs silhouettes dans quelques magazines spéciaux : modèles et signatures ont été déposés, apposées les empreintes digitales. Puis, en vue de la saison nouvelle, d'autres collections se constituent, qu'on lance à leur tour. Ainsi font, font, font...

Un comique intense jaillit de l'importance que l'on donne de la sorte à de menus faits divers qui ne vivront pas ce que vivent les roses, et qui, par le brouhaha qu'ils éveillent autour d'eux, permettraient à tout propos de crier à la révolution. De petits essais sont analysés, discutés avec autant de sérieux que les œuvres capitales du passé, quand ils ne leur sont pas avantageusement comparés. Nous sommes environnés de génies, si bien qu'on ne sait plus vers quel point cardinal mettre le genou en terre.

Non, l'évolution que j'envisage n'est pas aussi prompte, surtout en musique.

Il conviendrait d'abord de se souvenir que la musique suit toujours d'assez loin le mouvement des autres arts, qu'elle fut classique jusqu'en plein romantisme, romantique jusqu'au milieu du symbolisme, — réservons à certains égards le cas Wagner, — impressionniste pendant le cubisme, et que, par conséquent, le stade qui correspondrait à celui des lettres contemporaines ne sera vraisemblablement atteint que dans un avenir moins immédiat qu'on veut bien le dire.

On pourrait en second lieu observer que nous ne sommes pas

à même, dans le milieu restreint où musiciens et critiques se rencontrent, de juger sainement de la valeur et de l'amplitude d'un mouvement. La pression à laquelle est timbrée notre chaudière n'est pas celle qui anime le commun des amateurs, du grand public mélomane, même parisien, — celui qui, en définitive, colporte et digère la musique, — et l'aveu des éditeurs nous révèle que Saint-Saëns, Debussy, Fauré et Henri Duparc sont, en cet an de grâce 1926, la "marchandise" qui commence à se demander et à réclamer les gros tirages.

Enfin, je crois essentiel de noter que les réactions qui se dessinent en ce moment, de quelque côté qu'on soit de la barricade, sont trop intenses pour être définitives. L'histoire des styles nous offre des dégradations insensibles, et non de brusques solutions de continuité : ce sont des filiations, plus ou moins directes. Les sautes violentes que nous subissons ont indéniablement une origine morale dans la longue tragédie dont nous sortons à peine : c'est une convalescence lente et difficile au bout de laquelle il est permis d'espérer la santé. Mais gardons-nous de trop nous presser : le rétablissement pourrait s'en trouver compromis. L'art n'a rien de commun avec l'anarchie, et, de tout temps, les poussées individuelles vers des esthétiques prétentieuses n'ont guère eu de chance. Lorsque tout une jeune et nombreuse pléiade d'étoiles de toutes grandeurs aura réussi à se grouper, nous ne nierons certes pas l'évidence. Pour l'instant, l'attelage d'Apollon obéit à cent injonctions qui le sollicitent à hue et à dia : il piétine et rue sur place. Attendons le coup de fouet qui l'enlèvera, quand messieurs les cochers auront bien voulu se mettre d'accord.

Au reste, je me demande ce qu'il nous est loisible, de prévoir à nous tous, tant que nous sommes, de ce qu'il adviendra de nous. La musique, par malheur, ne saurait être abordée sans quelque compétence. Les sots s'y fourvoient ingénument. Sa technique, qui dispose de l'immatériel et de l'impondérable, échappe à qui ne l'a pas étudiée franchement, et quiconque en prétend parler doit avant tout s'en instruire. Vit-on des peintres traiter de peinture, les romanciers de roman ? Le musicien est hélas appelé à critiquer la musique. Aussi la suspicion l'entoure : on a peine à le croire.

* * *

Malgré donc les signes tangibles, quoique encore bien extérieurs, d'un renouveau, je ne crains pas d'affirmer, au risque de me répéter, que la période dans laquelle nous nous débattons n'est qu'une période de stagnation, et que ceux qui estiment avoir déjà coupé les ponts derrière eux se trompent, — comme d'autres en sens contraire. La preuve la plus palpable en est dans le peu d'indications que comportent les exécutions orchestrales de ce dernier trimestre, comme de l'année précédente tout entière.

Ne cherchons pas ce renouveau, ne le réclamons pas, car ce n'est pas en l'appelant à grands cris que nous le ferons arriver plus vite ; mais soyons néanmoins tous prêts à en enregistrer les moindres symptômes, au fur et à mesure qu'ils daigneront apparaître, persuadés que c'est là œuvre de nature, c'est-à-dire qu'on ne peut ni éviter ni provoquer non plus, fût-ce avec le forceps. Les générations se suivent, apportant et emportant avec elles leur mode d'expression. Cela est humain, et les mots d'ordre auxquels elles semblent obéir ne sont pas ceux de quelques théoriciens : c'est leur fonds propre qui les leur a dictés. Ni à Malherbe, ni à Boileau, n'est due l'école de 1660 : elle est née toute seule de la situation politique florissante à l'apogée d'un règne triomphal. Car les meilleures lois ne sont pas les décrets de l'autorité, mais la simple codification des usages.

* *

Mais foin des digressions. Pour en revenir aux dominicaux, je note, à moins d'erreur de ma part, en tout et pour tout trois premières auditions réparties, dans le courant du mois de décembre, entre les quatre grandes associations, — soit à travers vingt-neuf concerts. Encore, parmi ces trois révélations, deux sont françaises, mais une italienne. Autant dire qu'en France on n'écrit plus de musique pour orchestre, et que, du train dont vont les choses, celle-ci va se cristalliser comme une langue morte.

Je n'incrimine personne : je me contente de constater que le renouveau tant promis n'a pas l'air de vouloir fleurir sur ce terrain, et que la France, après cinquante ans de lutte opiniâtre pour

relever le renom de son école symphonique, semble abdiquer et transmettre ses pouvoirs. Je me propose d'étudier, du reste, dans une prochaine chronique les causes de ce mal et d'en envisager le remède.

A tout seigneur, tout honneur : M. Jacques Ibert, l'un des plus sympathiques et de beaucoup le plus marquant parmi les derniers prix de Rome, confiait donc à M. Pierné la primeur de *Féérique*. Comme tout ce que nous connaissons de ce parfait musicien, dont la plume est habile, c'est là une œuvre claire, agréablement orchestrée, fertile en petites trouvailles qui, intrinsèquement, raviraient le subtil horloger de Montfort-l'Amaury, mais j'avoue qu'après les *Rencontres*, qui ont su forcer les portes de l'Opéra, qu'après les *Escapes* surtout, dont l'admission au répertoire de la Société est un acte de simple justice, je m'attendais peut-être à mieux. M. Ibert nous a trop gâtés jusqu'à présent pour que nous ne nous montrions pas très exigeants envers lui, précisément par égard pour lui. Ce que nous admettrions d'un autre peut, de lui, ne point nous satisfaire. Et, si je lui ai justement fait de récents éloges à propos des *Escapes*, je suis d'autant plus en droit de lui dire que, dans *Féérique*, la substance m'apparaît moins choisie, le plan moins serré, l'originalité moins vive. Les espoirs que nous fondons sur lui sont trop beaux pour qu'il les déjoue. Il lui est aisé de se ressaisir, et nous sommes persuadés par avance qu'il le fera.

Toutes mes excuses à M. Maurice Imbert : ayant été retenu ailleurs par d'impérieuses obligations pendant que M. Paray présentait les mélodies qu'il a écrites sur d'exquis poèmes de M. Tristan Derème, la *Verdure dorée*, j'en ai été réduit à recueillir des échos de la cérémonie : l'on m'a rapporté la délicatesse des contours, la sobriété de l'instrumentation, et j'ai su également de quels accents émouvants M^{me} Bériza a entouré ces courtes pages.

Quant aux *Pins de Rome* de M. Respighi, dont M. Gaubert nous faisait cadeau, par anticipation, pour nos étrennes, je ne comprends ni l'enthousiasme outrancier d'une partie de l'auditoire, ni la froideur de l'autre, cette pièce constituant le type de la musique que tout le monde peut entendre sans réagir dans aucun sens, parce qu'elle est honnête et sonore sans grande distinction,

comme sans écœurante banalité. Elle vise à l'effet comme un costume de bersaglier, — mais la plume et le grand chapeau ne font-ils pas partie de cet uniforme italien ? Musique réglementaire, donc. Ces pins viennent après les fontaines. Bientôt, pour notre instruction, M. Respighi éditera d'autres séries. La lithographie a permis jadis à d'excellents artistes de s'exprimer. Ici, elle tire peut-être un peu sur le chromo : cela nous rajeunit.

M. Albert Wolff, sans prendre de repos, se livre à des récapitulations indispensables : l'odorante *Ibéria* de Debussy, la *Vie brève* de Manuel de Falla, le *Petit Elfe* de Florent Schmitt, à la verve drue, mais combien touchante, le suave *Miroir de Jésus* de Caplet, et, pour démolir une vieille idole défunte, la *Sinfonia domestica*. Il nous donne, en outre, la joie d'applaudir M^{me} Wanda Landowska dans deux concertos, l'un de clavecin, de Haendel, l'autre de piano, de Mozart. " Que faut-il davantage ? "

Nous n'aurions garde d'oublier non plus MM. Koubitzky et Benedetti, ni la chorale Nivard, — toujours chez Padeloup, — ni M. Alfred Cortot chez Colonne, ni M^{me} Germaine Lubin, ni M. Armand Ferté, au Conservatoire. J'en passe, mais comment citer et commenter vingt-neuf séries de virtuoses des doigts ou de la voix, — car, dans les festivals classiques qui régneront tout le long du mois, le nombre des solistes fut souvent multiplié par quatre ! Tâche impossible.

* * *

Par les soins de M^{me} Lola Bossan, Paris vient d'être régulièrement dotée d'une nouvelle association, l'Orchestre Philharmonique, dont le recrutement fut sévère, et qui doit être dirigée à tour de rôle par des chefs étrangers. L'avantage saute aux yeux, si l'on songe aux échanges heureux qui ne manqueront pas, espérons-le, d'en résulter.

La première manifestation, déjà assez lointaine, invitait M. Bernard Tittel, compatriote de Liszt. Il mit à son programme des poèmes émouvants, quoique "gemütlich", de Mahler, — qui font l'objet de dithyrambes Outre-Rhin, — les *Kindertotenlieder*, — chantés par M^{lle} Lina Falk, — et de petits morceaux de musique

de scène du jeune autrichien E. W. Korngold pour la comédie de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*. Titre admirable, et admirablement congru ! Mais nous nous garderions de jeter la pierre hors de nos frontières, quand certains jeunes se livrent ici à des facéties du même ordre. Nous n'aimons pas qu'on nous rappelle la parabole de la poutre et de la paille. A part cela, de charmantes nouveautés... de Mozart, que M. Tittel dirige avec beaucoup de goût et de discipline.

Le mois suivant, le bâton fut prêté à M. Schneevoigt, gloire de la Scandinavie, qui, s'il prend quelques libertés avec la *Valse* de Maurice Ravel, se montre cependant un animateur précis, chaleureux et suprêmement adroit. Sa valise renfermait, outre la *Mélopathétique* de Tchaïkowsky, quelques mélodies de Richard Strauss, d'intéressants extraits du *Sakountala* de M. Alfano, et l'*Offrande*, suite vocale de M. Davico, — traduite par M^{me} Elisabeth Day, — d'une sincérité généreuse, voire même vériste un peu.

De toute façon, ces séances doivent être suivies avec attention par les musiciens. Mieux que certains festivals plus ou moins munis de lettres de créance, elles peuvent nous tenir au courant de ce qui se fait hors de France. Et rien n'est meilleur que d'ainsi "frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui".

LOUIS AUBERT.

P.-S. — Voici que M. W. Straram annonce, d'ici au mois de mai, douze concerts de grand et de petit orchestre. La perspective en est fort heureuse.

